

CHAPITRE XLIX

La plèbe campait dans les magnifiques jardins de César, jadis ceux de Domitia et d'Agrippine, sur le Champ de Mars et dans les jardins de Pompée, de Salluste et de Mécène. Il avait élu domicile sous les portiques, dans les bâtisses affectées au jeu de paume, dans les luxueuses villas estivales et dans les baraques destinées aux bêtes fauves. Les paons, les flamants, les cygnes et les autruches, les gazelles et les antilopes d'Afrique, les cerfs et les biches qui faisaient l'ornement des jardins avaient été égorgés et dévorés par la populace. Les approvisionnements arrivaient d'Ostie en si grande quantité que l'on pouvait circuler sur les radeaux et les barques, comme sur un pont, d'un bord à l'autre du Tibre. Le blé était vendu au prix inouï de trois sesterces et les pauvres en recevaient gratuitement. On avait réquisitionné d'immenses réserves de vin, d'huile et de châtaignes. Des troupeaux de bœufs et de moutons descendaient chaque jour de la montagne. Les indigents des ruelles de Suburre, qui d'ordinaire mouraient de faim, mangeaient à présent à satiété. La famine était conjurée ; en revanche, il n'était pas facile de réprimer le brigandage, le pillage et autres violences. La vie nomade assurait d'autant mieux l'impunité aux voleurs qu'ils se proclamaient les admirateurs de César et ne se faisaient point faute de l'applaudir partout où il se montrait. En outre, comme les autorités civiles se trouvaient débordées et que l'armée ne pouvait suffire à assurer l'ordre dans la ville où grouillait le rebut de l'univers entier, il se produisait des faits dépassant toute imagination : chaque nuit c'étaient des batailles, des assassinats, des rapt de femmes et d'adolescents. Près de la Porta Mugionis, où s'arrêtaient les troupeaux venant de la Campanie, c'étaient des échauffourées où des hommes périssaient par centaines. Les

rives du Tibre étaient couvertes de noyés que nul n'enterrait et qui emplissaient l'air d'émanations pestilentielles. Des maladies se déclaraient dans les campements ; les plus timorés prédisaient une vaste épidémie.

Et la ville brûlait toujours. Le sixième jour seulement, l'incendie atteignit les espaces libres de l'Esquilin et s'apaisa. Mais les monceaux de cendres rayonnaient d'une lueur si intense, que le peuple se refusait à croire que ce fût déjà la fin du désastre. De fait, au cours de la septième nuit, l'incendie éclata avec une nouvelle force dans les bâtiments de Tigellin ; mais il y avait si peu de chose pour l'alimenter qu'il ne put durer. Çà et là, les maisons calcinées s'écroulaient, en projetant des serpents de flammes et des tourbillons d'étincelles. Puis, peu à peu, le foyer commença à pâlir ; le ciel, une fois le soleil couché, cessa de s'embraser d'une rougeur sanglante ; la nuit seulement, sur l'immense désert noir, dansaient de-ci de-là des flammes bleues qui s'échappaient des monceaux de charbon.

Des quatorze quartiers de Rome, quatre subsistaient, y compris le Transtévère. Et quand enfin furent entièrement calcinés les amas de charbon, on ne vit plus, du Tibre à l'Esquilin, qu'un espace immense, gris, terne et désolé, où des rangées de cheminées se dressaient en colonnes funéraires.

Le jour, parmi ces colonnes, erraient des groupes éplorés de gens qui fouillaient dans les fumérons pour y retrouver des objets qui leur avaient été précieux, ou les ossements d'êtres chers. La nuit, des chiens hurlaient sur les champs de cendres et sur les décombres.

La générosité de César n'arrêta pas les diatribes et l'agitation. Seule la tourbe des voleurs et des vagabonds était satisfaite : elle pouvait manger et boire à pleine panse et piller sans vergogne ; les autres, ceux qui avaient perdu des êtres aimés, ceux dont tout l'avoir avait été anéanti, ceux-là ne se laissaient désarmer ni par le libre accès des jardins, ni par les distributions de blé, ni par la promesse de jeux et de largesses. Le malheur était trop grand, trop démesuré. Ceux qui avaient encore quelque affection pour la ville natale se désespéraient à la nouvelle que l'antique nom de *Roma* allait disparaître de la terre, et que les Césars reconstruiraient sur ses cendres une autre ville qui s'appellerait Néropolis. Le flot du

mécontentement montait et s'élargissait chaque jour, et, malgré les flagorneries des augustans, malgré les mensonges de Tigellin, Néron, se rendant mieux compte que ses prédécesseurs des dispositions de la foule, songeait avec inquiétude que dans sa lutte sourde et sans merci contre le Sénat et les patriciens, l'appui du peuple pourrait lui manquer à l'avenir.

Les augustans eux-mêmes étaient inquiets : chaque matin pouvait apporter leur perte. Tigellin songeait à appeler quelques légions d'Asie Mineure ; Vatinius, qui riait jadis même sous les soufflets, avait perdu sa bonne humeur ; Vitellius n'avait plus d'appétit.

Les autres cherchaient les moyens de détourner le danger de leur tête, car ce n'était pour personne un secret que, si la révolte venait à emporter César, nul parmi les augustans, sauf peut-être Pétrone, n'aurait la vie sauve. Car on leur attribuait toutes les folies et tous les crimes de Néron. Le peuple les haïssait peut-être plus encore que César.

On songeait aussi au moyen de rejeter sur d'autres la responsabilité de l'incendie. Mais il fallait pour cela laver César de tout soupçon ; autrement, personne n'eût voulu croire qu'eux-mêmes n'étaient pas les instigateurs du désastre. À cet effet, Tigellin prit conseil de Domitius Afer, et même de Sénèque qu'il haïssait. Poppée, consciente que la ruine de Néron serait aussi son arrêt de mort à elle, consulta ses intimes et les prêtres hébreux, car on savait un peu partout que, depuis quelques années, elle professait la religion de Jéhovah. De son côté, Néron imaginait et proposait des expédients souvent effroyables, mais plus souvent bouffons. Tantôt il était pris de peur, tantôt il s'amusait comme un enfant. La plupart du temps, il s'en prenait à tout le monde.

Un jour, on tint conseil dans la maison de Tibère, épargnée par l'incendie. Pétrone était d'avis qu'on laissât là les ennuis et qu'on s'en allât en Grèce, puis en Égypte et en Asie Mineure. Le voyage était depuis longtemps projeté ; à quoi bon le remettre encore puisqu'on s'ennuyait et qu'il était dangereux de rester à Rome ? Aussitôt cette proposition avait séduit César. Mais Sénèque objecta :

« Partir est facile. Il le serait moins de revenir.

– Par Hercule ! s'écria Pétrone, on reviendra, s'il le faut, à la tête des légions d'Asie !

– C'est ce que je ferai ! » approuva Néron.

Mais Tigellin s'y opposa. Il n'avait rien pu trouver lui-même et, nul doute que si cette pensée lui fût venue, il l'eût proposée comme l'unique moyen de salut. Mais voici que, pour la deuxième fois, Pétrone allait être l'homme de la situation, celui qui, dans un moment difficile, pourrait de nouveau sauver tout

« Écoute-moi, Divin, s'écria-t-il, le conseil est désastreux ! Avant que tu sois à Ostie, la guerre civile aura éclaté, et sait-on si quelque vague descendant du divin Auguste ne se fera pas proclamer César ? Que ferions-nous si les légions se mettaient de son parti ?

– Eh bien ! répliqua Néron, nous ferons en sorte qu'il n'y ait pas de descendants d'Auguste. Ils ne sont pas si nombreux qu'il ne soit facile de s'en débarrasser.

– Facile, en effet ; mais il ne s'agit pas seulement d'eux : hier, mes soldats entendaient dire parmi la foule qu'on devrait proclamer César un homme comme Thraséas. »

Néron se mordit les lèvres, puis leva les yeux au ciel :

« Peuple insatiable et ingrat ! Ils ont assez de blé et assez de cendre chaude pour y cuire leurs galettes ; que leur faut-il encore ?

– La vengeance », répliqua Tigellin.

Un silence se fit. Soudain, César se redressa, leva la main et déclama :

« Les cœurs ont soif de vengeance et la vengeance a soif de victimes... »

Puis, oubliant tout, le visage rayonnant, il s'écria :

« Donnez-moi mes tablettes et un style, que je note ce vers ! Jamais Lucain n'en a fait de semblable ! Avez-vous remarqué que je l'ai trouvé en un clin d'œil ?

– Ô l'incomparable ! » approuvèrent des voix.

Néron nota le vers et répéta :

« Oui, la vengeance a soif de victimes ! »

Puis, promenant son regard sur l'assistance :

« Si nous lancions la nouvelle que c'est Vatinius qui a brûlé la Ville, et qu'on le sacrifie à la fureur du peuple ?

– Ô Divin, que suis-je donc ? s'écria Vatinius.

– C'est vrai : quelqu'un de plus important... Vitellius ? »

Vitellius blêmit, mais se mit à rire.

« Ma graisse, objecta-t-il, n'aurait pu faire qu'aviver l'incendie. »

Cependant, Néron cherchait une victime capable d'assouvir réellement la colère du peuple : il la trouva.

« Tigellin, dit-il, c'est toi qui as brûlé Rome ! »

Les assistants frémirent. Ils comprenaient que César avait cessé de plaisanter et que la minute était grosse d'événements.

Le visage de Tigellin se contracta comme la gueule d'un chien prêt à mordre.

« J'ai brûlé Rome... par ton ordre », fit-il.

Et ils restèrent ainsi, à se dévisager mutuellement, comme deux démons. Il se fit un tel silence qu'on entendait les mouches bourdonner dans l'atrium.

« Tigellin, articula Néron, m'aimes-tu ?

– Tu le sais, Seigneur.

– Sacrifie-toi pour moi !

– Divin César, riposta Tigellin, pourquoi me tendre le doux breuvage quand il m'est interdit de le porter à mes lèvres ? Le peuple murmure et se révolte : veux-tu que les prétoriens s'insurgent, eux aussi ? »

L'inquiétude angoissa le cœur de tous les assistants. Tigellin était préfet des prétoriens, et ses paroles avaient la portée d'une menace. Néron lui-même le comprit, et son visage devint livide.

À ce moment entra Éphrodite, affranchi de César. Il venait annoncer à Tigellin que la divine Augusta désirait le voir : elle avait chez elle des gens que le préfet devait entendre.

Tigellin s'inclina devant César et sortit, calme et narquois. À l'instant où l'on avait voulu l'atteindre, il avait montré les dents, et César avait reculé. Il connaissait sa lâcheté et savait bien que le maître du monde n'oserait jamais porter la main sur lui.

D'abord, Néron resta silencieux. Puis, voyant que son entourage attendait, il dit :

« J'ai réchauffé un serpent dans mon sein. »

Pétrone haussa les épaules, marquant ainsi qu'il n'était pas bien difficile d'arracher la tête à ce serpent.

« Allons, parle ! donne un conseil ! s'écria Néron qui avait remarqué ce mouvement. Je n'ai confiance qu'en toi, car tu as plus de raison qu'eux tous ensemble, et tu m'aimes. »

Pétrone avait déjà sur les lèvres : « Nomme-moi préfet de ta garde prétorienne ; je livre Tigellin au peuple et j'apaise la ville en un jour. » Mais sa paresse native reprit le dessus. Être préfet, cela signifiait porter sur ses épaules la personne de César et le poids de quantité d'affaires publiques. À quoi bon ce souci ? Ne valait-il pas mieux lire des vers dans sa luxueuse bibliothèque, admirer des vases et des statues, presser sur sa poitrine le corps divin d'Eunice, passer les doigts dans ses cheveux d'or et baiser ses lèvres de corail ?

Et il répondit :

« Je conseille de partir pour l'Achaïe.

– Ah ! s'écria Néron, j'attendais mieux de toi. Si je pars, qui peut me garantir que le Sénat, qui me hait, ne proclamera pas un autre César ? Le peuple m'était fidèle ; aujourd'hui, il serait contre moi. Par l'Hadès, si Sénat et peuple n'avaient qu'une tête !...

– Permets-moi, Divin, fit en souriant Pétrone, de te faire remarquer que si tu désires conserver Rome, il te faut bien conserver quelques Romains. »

Mais Néron geignait :

« Que m'importent Rome et les Romains ? On m'écouterait aussi en Achaïe ! Ici, autour de moi, ce n'est que trahison ! Tous m'abandonnent et vous aussi êtes prêts à me trahir ! Je le sais, je le sais !... Vous ne songez même pas au grief qu'aura contre vous l'avenir : avoir abandonné l'artiste que je suis ! »

Il se frappa le front :

« C'est vrai !... Parmi ces ennuis, j'oublie moi-même qui je suis ! »

Et tournant vers Pétrone un visage rasséréiné :

« Pétrone, la plèbe murmure ; mais si je prenais mon luth et allais au Champ de Mars ; si je lui chantais l'hymne que je vous ai chanté pendant l'incendie, ne crois-tu pas que j'arriverais à la charmer, comme jadis Orphée charma les bêtes féroces ? »

Alors Tullius Sénécion, impatient de rejoindre de nouvelles esclaves qu'il avait ramenées d'Antium, intervint :

« C'est incontestable, César, si toutefois elle te permettait de commencer.

– En route pour l'Hellade ! » conclut aigrement Néron.

Sur ces mots entra Poppée, suivie de Tigellin. Tous les yeux se tournèrent vers celui-ci : jamais triomphateur ne monta au

Capitole avec l'orgueil que reflétaient ses traits. Il se planta devant César et parla d'une voix lente et distincte, qui cliquetait comme du fer :

« Écoute-moi, César, car j'ai trouvé ! Le peuple veut une vengeance et une victime. Non pas une seule : des centaines, des milliers... As-tu jamais entendu dire, Seigneur, qui était ce Chrestos, que Ponce Pilate a fait crucifier ? Sais-tu qui sont les chrétiens ? Ne t'ai-je pas entretenu de leurs crimes et de leurs cérémonies infâmes ? de leurs prophéties annonçant que le monde périrait par le feu ? Le peuple les hait et déjà les soupçonne. Nul ne les a jamais vus dans les temples, car ils prétendent que nos dieux sont des esprits mauvais ; ils ne viennent pas au stade, car ils méprisent les courses. Jamais les mains d'un chrétien ne t'honorèrent d'un applaudissement. Jamais aucun d'entre eux n'a reconnu ta divinité. Ils sont les ennemis du genre humain, les ennemis de la ville, les tiens ! Le peuple murmure contre toi : mais, César, ce n'est ni toi qui m'as ordonné de brûler Rome, ni moi qui l'ai brûlée. Le peuple a soif de vengeance – il boira. Le peuple veut des jeux et du sang – il les aura ! Le peuple te soupçonne – ses soupçons vont se porter ailleurs. »

Néron écouta d'abord avec surprise. Mais, à mesure que parlait Tigellin, son masque de cabotin refléta tour à tour la fureur, le chagrin, la commisération, l'indignation. Et, soudain dressé, il jeta sa toge, leva les mains au ciel et demeura ainsi, silencieux.

Enfin, il s'écria d'une voix tragique :

« Zeus, Apollon, Héra, Athéné, Perséphone, et vous tous, dieux immortels ! pourquoi ne nous avoir point secourus ? Pour l'incendier, qu'avait fait la malheureuse cité à ces énergumènes ?

– Ils sont les ennemis du genre humain et les tiens », appuya Poppée.

Alors tous :

« Fais justice ! Punis les incendiaires ! Les dieux eux-mêmes crient vengeance. »

Néron s'assit, courba la tête et resta muet, comme anéanti par un spectacle d'abomination. Puis il clama en gesticulant :

« Quelles punitions, quelles tortures sont dignes de ce crime ? Mais les dieux m'inspireront et, avec l'aide des puissances du Tartare, je donnerai à mon pauvre peuple un spectacle tel que,

durant des siècles, les Romains se souviendront de moi avec reconnaissance. »

Le front de Pétrone s'assombrit. Il songea aux dangers qu'allaient courir Lygie et Vinicius, qu'il aimait, et tous ces hommes dont il rejetait la doctrine, mais qu'il savait innocents. Il songea aussi qu'allait commencer une de ces orgies sanglantes dont la vue était insupportable à ses yeux d'esthète. Mais il se disait avant tout : « Il faut sauver Vinicius, qui deviendra fou si cette fille périt. » Et cette considération prima toutes les autres, bien que Pétrone comprît qu'il allait engager une partie extrêmement périlleuse, telle qu'il n'en avait jamais joué encore.

Néanmoins, il parla avec une insouciance nonchalante, comme il avait coutume de le faire quand il critiquait ou plaisantait les inventions saugrenues de César ou des augustans.

« Alors vous avez trouvé des victimes ? Parfait ! Vous pouvez les envoyer sur l'arène et les vêtir de la tunique douloureuse. Fort bien encore ! Mais écoutez-moi : vous avez l'autorité, vous avez les prétoriens, vous avez la force. Cependant, soyez sincères, ne fût-ce que quand nul ne vous entend. Bernez le peuple, mais ne vous mentez pas à vous-mêmes. Livrez les chrétiens au peuple, suppliciez-les, mais ayez le courage de vous dire que ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome !... Fi donc !... Vous m'appelez l'arbitre des élégances ! Je vous déclare donc que de si piètres comédies me répugnent. Fi donc ! Combien tout cela me rappelle les tréteaux des baladins aux alentours de la porte aux Ânes, où, pour la joie des badauds des faubourgs, les acteurs jouent les rois et les dieux et, la farce achevée, font passer leurs oignons avec une lampée de vin suret, ou bien reçoivent une correction. Soyez donc dieux et rois pour de bon, car, je vous le répète, vous pouvez vous le permettre. Toi, César, tu nous parlais du jugement des siècles futurs ; mais réfléchis bien à ce que sera sa sentence sur ton compte. Par la divine Clio ! Néron, maître du monde, Néron-Dieu a brûlé Rome, car il était aussi formidable sur terre que Zeus dans l'Olympe. Néron-poète aimait à ce point la poésie qu'il lui a sacrifié sa patrie ! Depuis le commencement du monde, nul n'a fait, nul n'a osé rêver semblable chose ! Je t'en conjure, au nom des neuf Libéthrides, ne renonce pas à cette gloire, car on te chantera dans des hymnes jusqu'à la consommation des siècles. Auprès de

toi, que seront Priam, Agamemnon, Achille ? les dieux mêmes ? Il importe peu que l'incendie de Rome soit une œuvre mauvaise ! Elle est grande, elle est insolite ! Et puis, le peuple ne portera point la main sur toi ! On te trompe ! Aie courage et garde-toi d'actes indignes, car tu n'as à craindre que la seule postérité, elle qui pourrait dire : "Néron a brûlé Rome. Mais, César pusillanime autant que pusillanime poète, il a désavoué sa grande action et, lâchement, en a rejeté la faute sur des innocents !" »

D'ordinaire les paroles de Pétrone produisaient une forte impression sur Néron ; mais, cette fois, Pétrone lui-même ne s'illusionnait pas sur les conséquences qu'entraînerait pour lui l'échec du moyen désespéré auquel il avait recours et dont la réussite pouvait sauver les chrétiens, alors que l'insuccès pouvait plus facilement encore le perdre lui-même. Cependant il n'hésita pas. Il s'agissait de son cher Vinicius et, d'ailleurs, le jeu de la fortune et du hasard l'avait toujours amusé. « Les dés en sont jetés, se disait-il, et nous allons voir ce qui, dans l'âme du singe, l'emportera, de la peur pour sa propre peau ou de son amour pour la gloire. »

Au fond, il ne doutait point que la peur ne fût plus forte.

Un silence pesa. Poppée et tous les assistants regardaient fixement Néron. Celui-ci avait retroussé les lèvres, les rapprochant des narines, ce qui était sa moue d'indécision. Puis l'inquiétude, le mécontentement se peignirent sur son visage.

« Seigneur, s'écria Tigellin, permets-moi de sortir ! On te pousse à risquer ta personne dans les grands dangers et, de plus, on te traite de César pusillanime, de pusillanime poète, d'incendiaire et de comédien : mes oreilles ne sauraient en entendre davantage. »

« J'ai perdu », se dit Pétrone.

Mais, se tournant vers Tigellin et le toisant d'un regard où se lisait tout le mépris d'un élégant patricien pour un piètre coquin, il dit :

« Tigellin, c'est toi que j'ai traité de comédien, car tu en es un, même en ce moment.

– Parce que je me refuse à écouter tes injures ?

– Parce que tu feins pour César un amour sans bornes, alors que tout à l'heure tu le menaçais des prétoriens, ce que nous avons tous compris, et lui aussi. »

Tigellin ne s'attendait point à ce que Pétrone osât jeter sur la table des dés aussi décisifs ; aussi blêmit-il et resta-t-il muet. Mais ce devait être la dernière victoire de l'arbitre des élégances sur son rival, car au même instant Poppée s'écriait :

« Seigneur, comment peux-tu permettre qu'une telle pensée vienne à qui que ce soit, et tout au moins qu'on l'ose exprimer devant toi ?

– Punis l'insulteur ! » fit Vitellius.

Néron retroussa de nouveau ses babines et tournant vers Pétrone ses yeux vitreux et myopes, il lui dit :

« Est-ce donc ainsi que tu réponds à mon amitié ?

– Si je me suis trompé, répondit Pétrone, prouve-moi mon erreur : mais sache que je n'ai dit que ce que me dictait l'amour que j'ai pour toi.

– Punis l'insulteur ! réitéra Vitellius.

– Punis-le ! » reprirent plusieurs voix.

Un mouvement se fit dans l'atrium et tous s'éloignèrent de Pétrone. Tullius Sénécion lui-même, son vieux compagnon à la cour, et le jeune Nerva qui, jusque-là, lui avait témoigné l'amitié la plus vive, s'écartèrent de lui. Pétrone resta seul dans la partie gauche de l'atrium. Le sourire aux lèvres et d'une main indolente arrangeant les plis de sa toge, il attendit ce que César allait dire ou faire.

César parla :

« Vous voulez que je le punisse, mais il est mon compagnon et mon ami. Et, bien qu'il ait blessé mon cœur, je veux qu'il sache que ce cœur n'a pour ses amis que le pardon. »

« J'ai perdu... et je suis perdu », songea Pétrone.

César se leva ; le Conseil prit fin.

CHAPITRE L

Pétrone rentra chez lui, tandis que Néron et Tigellin se rendaient à l'atrium de Poppée, où les attendaient les gens avec lesquels s'était déjà entretenu le préfet.

Il y avait là deux *rabbi* du Transtévère, vêtus de longues robes d'apparat et coiffés de la mitre, un jeune scribe, leur adjoint, et Chilon. À la vue de César, les prêtres pâlirent d'émoi et, les mains levées à la hauteur des épaules, ils courbèrent la tête.

« Salut au monarque des monarques et au roi des rois, dit le plus ancien. Salut à toi, César, maître du monde, protecteur du peuple élu, lion parmi les hommes, ô toi, dont le règne est semblable à la clarté du soleil, et au cèdre du Liban, et à la source d'eau vive, et au palmier et au baume de Jéricho !... »

– Vous ne me donnez point le nom de divinité ? » demanda César.

Les prêtres devinrent plus pâles encore, et le plus ancien répondit :

« Tes paroles, Seigneur, sont aussi douces que la pulpe du raisin et la figue mûre, car Jéhovah remplit ton cœur de bonté. Bien que le prédécesseur de ton père, Caïus César, fût un tyran cruel, pourtant nos émissaires, préférant mourir que d'offenser la Loi, ne lui donnèrent point le nom de divinité.

– Et Caligula les fit jeter aux lions ?

– Non, Seigneur, Caïus César eut peur du courroux de Jéhovah. »

Les prêtres relevèrent la tête, car le nom du terrible Jéhovah leur avait rendu courage. Confiants en sa puissance, ils regardèrent Néron avec plus d'audace.

« Vous accusez les chrétiens d'avoir brûlé Rome ? interrogea Néron.

– Nous, Seigneur, nous ne les accusons que d'être les ennemis de la Loi, du genre humain, de Rome, et les tiens, et d'avoir, depuis longtemps, menacé du feu la ville et l'univers. Cet homme t'expliquera le reste et ses lèvres ne se souilleront point d'un mensonge, car dans les veines de sa mère coulait le sang du peuple élu. »

Néron se tourna vers Chilon.

« Qui es-tu ?

– Ton fidèle, divin Osiris et, en outre, un pauvre stoïcien.

– Je déteste les stoïciens, fit Néron, je déteste Thraséas, je déteste Musonius et Cornutus. Leur langage et leur mépris de l'art me répugnent, ainsi que leur misère voulue et leur malpropreté.

– Seigneur, ton maître Sénèque a mille tables en bois de citronnier. Tu n'as qu'à le désirer et j'en aurai le double. Je ne suis stoïcien que par nécessité. Couvre seulement, ô Rayonnant ! mon stoïcisme d'une couronne de roses et mets devant lui une amphore de vin, et je chanterai Anacréon à faire taire tous les épicuriens. »

Néron, satisfait de cette épithète de « Rayonnant », se mit à sourire :

« Tu me plais !

– Cet homme vaut son pesant d'or ! » s'écria Tigellin.

Chilon repartit :

« Ajoute, Seigneur, ta générosité à mon propre poids, sinon le vent emportera la gratification.

– En effet, tu ne pèses pas autant que Vitellius, opina Néron.

– *Eheu !* divin archer à l'arc d'argent, mon esprit n'est point en plomb.

– La Loi, à ce que j'entends, ne te défend pas de me qualifier de dieu.

– Immortel ! ma Loi, c'est toi : les chrétiens blasphèment cette loi, c'est pourquoi je les hais.

– Que sais-tu des chrétiens ?

– Me permettras-tu de pleurer, Divin ?

– Non, répliqua Néron, cela m'ennuierait.

– Et tu as trois fois raison, car les yeux qui t'ont contemplé devraient être à jamais affranchis des pleurs. Seigneur, défends-moi contre mes ennemis.

– Parle des chrétiens, interrompit Poppée impatiente.

– Il sera fait comme tu l’ordonnes, Isis, acquiesça Chilon. Dès ma jeunesse, je me suis adonné à la philosophie et j’ai cherché la vérité. Je l’ai cherchée chez les sages anciens, et à l’Académie d’Athènes, et au Sérapéon d’Alexandrie. Lorsque j’entendis parler des chrétiens, je pensai que c’était une école nouvelle, où peut-être je trouverais quelques grains de vérité. Et, pour mon malheur, j’entrai en rapport avec eux ! Le premier d’entre eux dont me rapprocha ma mauvaise étoile fut, à Naples, un médecin nommé Glaucos. Par lui, j’appris peu à peu qu’ils adoraient un certain Chrestos, qui leur avait promis d’exterminer tous les hommes, d’anéantir toutes les villes de la terre, et de ne laisser vivre qu’eux seuls, à condition qu’ils l’aidassent dans l’œuvre d’anéantissement. C’est pourquoi, ô Seigneur, ils haïssent les humains, fils de Deucalion, pourquoi ils empoisonnent les fontaines, pourquoi dans leurs assemblées ils couvrent de blasphèmes Rome et tous les temples où l’on adore nos dieux. Chrestos a été crucifié, mais il leur a promis que le jour où Rome serait détruite par le feu, il reviendrait sur la terre et leur donnerait le royaume du monde...

– À présent, le peuple comprendra pourquoi Rome a été brûlée, interrompit Tigellin.

– Déjà bien des gens le comprennent, Seigneur, reprit Chilon, car je parcours les jardins et le Champ de Mars, et j’enseigne. Mais si vous daignez m’écouter jusqu’au bout, vous saurez combien j’ai raison de me venger. Le médecin Glaucos ne me disait point, au début, que leur doctrine leur ordonnât la haine de l’humanité. Au contraire, il me répétait que Chrestos était un dieu de bonté et que le fond de sa doctrine était l’amour. Mon cœur sensible ne put résister à de tels enseignements : j’aimai Glaucos et mis en lui ma confiance. Je partageais avec lui chaque croûton de pain, chaque pièce de monnaie. Or, sais-tu, Seigneur, comment je fus payé de retour ? En route de Naples à Rome, il me donna un coup de couteau et vendit ma femme, ma Bérénice, si jeune, si belle, à un marchand d’esclaves. Si Sophocle avait pu connaître mon histoire... Mais que dis-je ! Celui qui m’écoute est plus grand que Sophocle.

– Pauvre homme, fit Poppée.

– Celui qui a pu contempler le visage d’Aphrodite n’est point pauvre, *Domina*, et ce visage, je le contemple en ce moment...

Alors, je cherchai quelque consolation dans la philosophie. À mon arrivée à Rome, je tentai de pénétrer auprès des anciens des chrétiens, afin d'obtenir justice contre Glaucos. Je pensais qu'on le forcerait à me rendre ma femme... C'est ainsi que j'ai connu leur archiprêtre ; puis je fis connaissance d'un autre, nommé Paul, qui fut emprisonné ici et qu'on relâcha ; j'ai connu le fils de Zebedeus, et Linus, et Clitus, et beaucoup d'autres. Je sais où ils habitaient avant l'incendie ; je sais où ils s'assemblent ; je puis désigner un souterrain de la colline Vaticane et, derrière la porte Nomentane, un cimetière où ils se livrent à leurs pratiques infâmes. J'ai vu là l'apôtre Pierre. J'y ai vu Glaucos égorgeant des enfants, pour que l'Apôtre arrosât de leur sang la tête des adeptes, et j'y ai entendu Lygie, la fille adoptive de Pomponia Græcina, se vantant, à défaut d'avoir pu apporter du sang d'enfant, du moins d'avoir ensorcelé la petite Augusta, ta fille, divin Osiris, et la tienne, ô Isis !

– César, tu l'entends ! s'écria Poppée.

– Est-ce possible ? s'exclama Néron.

– J'aurais pardonné mes propres injures, poursuivit Chilon ; mais quand j'entendis cela, je voulus la poignarder. Hélas ! j'en fus empêché par le noble Vinicius, qui l'aime.

– Vinicius ? Mais puisqu'elle s'est enfuie loin de lui !

– Elle s'est enfuie, mais lui, ne pouvant vivre sans elle, s'est mis à sa recherche. Pour un misérable salaire, je l'y ai aidé, et c'est moi qui lui ai indiqué la maison du Transtevère où elle habitait, parmi les chrétiens. Nous nous y rendîmes ensemble, prenant avec nous ton lutteur, Croton, engagé pour plus de sûreté par le noble Vinicius. Mais Ursus, l'esclave de Lygie, étouffa Croton. C'est un homme d'une force épouvantable, Seigneur, un homme qui tord le cou aux taureaux aussi facilement qu'un autre tordrait une tige de pavot. Aulus et Pomponia l'aimaient à cause de cela.

– Par Hercule ! s'écria Néron, le mortel qui a étouffé Croton est digne d'avoir sa statue sur le Forum ! Mais tu mens ou tu te trompes, vieillard, car Croton a été tué d'un coup de couteau par Vinicius.

– Et voilà comment les humains mentent aux dieux ! Seigneur, j'ai vu de mes propres yeux les côtes de Croton broyées entre les mains d'Ursus, qui ensuite a terrassé Vinicius. Sans Lygie, qui s'est interposée, il l'eût tué, lui aussi. Il fut longtemps malade, mais les

chrétiens le soignèrent, dans l'espoir qu'à son tour il deviendrait chrétien grâce à l'amour. Et, en effet, il l'est devenu.

– Vinicius ?

– Oui.

– Et Pétrone aussi ? » demanda avec précipitation Tigellin. Chilon se tortilla, se frotta les mains et répondit :

« J'admire ta perspicacité, Seigneur ! Oh !... peut-être ! c'est fort possible !

– Je comprends maintenant son acharnement à défendre les chrétiens. »

Mais Néron s'esclaffa :

« Pétrone chrétien !... Pétrone devenu un ennemi de la vie et de la volupté ! Ne soyez donc pas imbéciles et ne me demandez pas de croire cela, si vous ne voulez pas que je ne croie rien du tout !

– Cependant, le noble Vinicius est devenu chrétien, Seigneur. Par la clarté qui émane de toi, je te jure que je dis la vérité, et que rien ne me répugne autant que le mensonge. Pomponia est chrétienne, le petit Aulus est chrétien, et Lygie, et Vinicius. Je l'ai fidèlement servi ; en récompense, et sur le désir du médecin Glaucos, il m'a fait fouetter, tout vieux, malade et affamé que je fusse. Et j'ai juré par l'Hadès que je ne l'oublierais jamais. Seigneur, venge sur eux tout le tort qu'ils m'ont fait et je te livrerai l'apôtre Pierre, et Linus, et Clitus, et Glaucos, et Crispus, leurs anciens, et Lygie, et Ursus. Je vous en désignerai par centaines, par milliers ; je vous indiquerai leurs maisons de prières, leurs cimetières. Vos prisons ne suffiront pas à les contenir... Sans moi, il vous serait impossible de les découvrir. Jusqu'ici, au cours de mes malheurs, j'ai cherché ma consolation dans la seule philosophie. Faites que je la trouve dans les faveurs qui vont m'inonder... Je suis vieux, je n'ai point encore connu la vie ; faites que je puisse me reposer !

– Tu voudrais être un stoïcien devant une assiette pleine, fit Néron.

– Celui qui te rend service l'emplit du même coup.

– Tu n'as point tort, philosophe. »

Mais Poppée ne perdait pas de vue ses ennemis. Son caprice pour Vinicius n'avait été, il est vrai, qu'une fantaisie passagère faite de jalousie, de colère et d'amour-propre blessé. La froideur

du jeune patricien avait exacerbé sa rancune. Le seul fait d'oser lui préférer une autre femme lui semblait un crime qui méritait un châtement. Mais, surtout, elle s'était prise de haine pour Lygie dès le premier instant, aussitôt alarmée par la beauté de ce lis du Nord ; Pétrone, parlant des hanches étriquées de Lygie, avait pu persuader à Néron tout ce qu'il voulait – mais point à elle. L'experte Poppée avait vu d'un seul coup d'œil que, dans Rome entière, aucune autre que Lygie ne pouvait rivaliser avec elle, et même remporter la victoire. Et, dès ce moment, elle avait juré sa perte.

« Seigneur, dit-elle, venge notre enfant !

– Hâtez-vous ! s'écria Chilon. Hâtez-vous ! Sinon Vinicius aura le temps de la cacher. Je vous indiquerai la maison où ils se sont réfugiés après l'incendie.

– Je te donnerai dix hommes. Vas-y sur-le-champ, ordonna Tigellin.

– Seigneur, tu n'as pas vu Croton aux mains d'Ursus : si tu ne me donnes que cinquante hommes, je me contenterai de montrer la maison de loin. Et si, de plus, vous n'emprisonnez pas en même temps Vinicius, je suis perdu. »

Tigellin interrogea Néron du regard.

« Ne serait-il pas bon, Divinité, qu'on en finisse en même temps avec l'oncle et le neveu ? »

Néron réfléchit :

« Non, pas maintenant. Personne n'admettrait que c'est Pétrone, Vinicius ou Pomponia Græcina qui ont brûlé Rome. Leurs maisons étaient trop belles. Aujourd'hui, il faut d'autres victimes. Leur tour viendra.

– Alors, seigneur, demanda Chilon, donne-moi des soldats pour ma sauvegarde.

– Tigellin y pourvoira.

– Tu logeras chez moi en attendant », déclara le préfet.

Le visage de Chilon exultait de joie.

« Je vous les livrerai tous ! Mais hâtez-vous ! hâtez-vous ! » criait-il d'une voix enrouée.

CHAPITRE LI

En sortant de chez César, Pétrone se fit porter à sa maison des Carines, restée indemne grâce aux jardins qui entouraient les murs de trois côtés, et au petit Forum Cécilien qui se trouvait devant. Aussi les autres augustans, qui avaient perdu leurs maisons, toutes leurs richesses et quantité d'œuvres d'art, le traitaient-ils d'homme heureux. Depuis longtemps, d'ailleurs, on le dénommait le fils aîné de la Fortune, et l'amitié, de plus en plus vive, que lui témoignait César, semblait confirmer la justesse de cette appellation.

Aujourd'hui, ce fils aîné de la Fortune pouvait réfléchir à l'inconstance d'une pareille mère, ou plutôt à sa ressemblance avec Chronos, le dieu qui dévora ses propres enfants.

« Si ma maison avait brûlé, pensait-il, et avec elle mes gemmes, mes vases étrusques, ma verrerie d'Alexandrie et mes bronzes de Corinthe, peut-être que Néron oublierait son ressentiment. Par Pollux ! et dire qu'il a dépendu de moi d'être préfet des prétoriens ! J'aurais proclamé Tigellin incendiaire, ce qu'il est d'ailleurs ; je l'aurais revêtu de la tunique douloureuse, je l'aurais livré au peuple ; j'aurais écarté des chrétiens le danger, et j'aurais rebâti la ville. Qui sait même si les honnêtes gens n'eussent pas mieux vécu ? J'aurais dû assumer cette tâche, ne fût-ce que dans l'intérêt de Vinicius. Si j'avais été débordé de travail, je lui aurais cédé les fonctions de préfet, et Néron ne s'y fût point opposé. Qu'après cela Vinicius baptisât tous les prétoriens, et César même, qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ? Néron devenu pieux, Néron devenu vertueux et plein de miséricorde, ah ! quel plaisant spectacle ! »

Et son insouciance était si grande qu'il sourit. Un instant après, ses pensées s'orientaient ailleurs. Il lui semblait être à Antium et entendre les paroles de Paul de Tarse : « Vous nous appelez les

ennemis de la vie ; mais dis-moi, Pétrone : si César était chrétien et agissait suivant nos préceptes, votre vie elle-même ne serait-elle pas plus tranquille et plus sûre ? » Et au souvenir de ces paroles, il songea :

« Par Castor ! autant l'on égorgera ici de chrétiens, autant Paul trouvera de nouveaux adeptes ; car si le monde ne peut exister en ayant l'infamie pour base, Paul a raison... Mais qui sait si réellement le monde ne peut reposer sur l'infamie, puisqu'il existe ? Moi-même, qui ai appris tant de choses, je n'ai pas pu apprendre à devenir suffisamment infâme, et c'est là ce qui m'obligera à m'ouvrir les veines... Au reste, d'une façon ou de l'autre, je devais finir ainsi. Et si même je n'avais fini ainsi, j'eusse fini autrement. Je regrette Eunice et mon vase de Myrrhène, mais Eunice est libre, et mon vase me suivra dans la tombe : en tout cas, Ahénobarbe ne l'aura pas ! Je regrette aussi Vinicius. Au surplus, bien que, ces derniers temps, je me sois moins ennuyé qu'autrefois, je suis prêt. Il y a de belles choses sur cette terre, mais les hommes sont en général si abjects que la vie ne vaut pas un regret ; qui a su vivre doit savoir mourir. Augustan moi-même, j'étais pourtant un homme plus libre qu'ils ne se le figurent là-bas... »

Il haussa les épaules.

« Peut-être se figurent-ils qu'en ce moment mes genoux tremblent et que les cheveux se dressent sur ma tête. Or, en rentrant, je vais prendre un bain d'eau de violette, puis ma beauté aux cheveux d'or m'oindra de ses chères mains, et nous nous ferons chanter cet hymne à Apollon qu'a composé Anthémios. N'ai-je point dit quelque part : "Inutile de penser à la mort, qui pense elle-même suffisamment à nous sans que nous l'y aidions." Pourtant, ce serait bien beau si vraiment il existait des champs Élysées, et dans ces champs des ombres... Eunice viendrait de temps à autre m'y rejoindre et nous pourrions errer ensemble par les prairies semées d'asphodèles. Sans doute la société y est-elle moins mêlée qu'ici-bas... Quels pitres ! quels bateleurs, quelle plèbe immonde, sans goût et sans lustre ! Dix arbitres des élégances ne parviendraient pas à faire de ces Trimalcions des gens présentables. Par Perséphone ! J'ai assez d'eux ! »

Il constatait avec surprise que déjà quelque chose le séparait d'eux. Il les connaissait bien et depuis longtemps savait que pen-

ser sur leur compte ; mais à présent ils lui semblèrent encore plus lointains et plus méprisables que de coutume. Vraiment, il avait assez d'eux !

Il se mit à examiner sa propre situation. Perspicace, il comprenait que le péril n'était pas imminent. Néron n'avait pas laissé échapper l'occasion de formuler quelques belles et hautes sentences sur l'amitié et sur le pardon, ce qui, pour l'instant du moins, lui liait les mains. Il lui faudrait chercher des prétextes, et avant qu'il en trouvât, il se passerait du temps.

« D'abord, se dit Pétrone, il donnera des jeux que les chrétiens alimenteront ; après, seulement, il songera à moi. Il est donc inutile de me tourmenter ou de changer mon genre de vie. Un danger plus pressant menace Vinicius !... »

Alors, il ne pensa plus qu'à ce dernier, et résolut de le sauver. Parmi les cheminées, les ruines et les monceaux de cendres qui encombraient toujours les Carines, les quatre robustes esclaves qui portaient sa litière se hâtaient ; impatient, il leur ordonna de prendre le pas de course. Par bonheur, Vinicius qui habitait chez lui, son *insula* ayant flambé, se trouvait là.

« Es-tu allé chez Lygie, aujourd'hui ? lui demanda aussitôt Pétrone.

– Je viens de la quitter.

– Écoute ce que je vais te dire, et ne perds pas de temps à me questionner sur les détails. Aujourd'hui même, chez César, on a décidé d'imputer aux chrétiens l'incendie de Rome. Il y aura des persécutions et des tortures qui vont commencer sur-le-champ. Prends Lygie et fuyez sur l'heure de l'autre côté des Alpes, ou en Afrique. Et hâte-toi, car le Palatin est plus près que ma maison du Transtévère. »

Vinicius était trop homme de guerre pour perdre son temps en questions oiseuses. Il avait écouté, les sourcils froncés, le visage concentré et grave, mais sans épouvante. Dans cette nature, la première sensation était le désir de la lutte.

« J'y vais, fit-il.

– Un mot encore : emporte une bourse pleine d'or, prends des armes et une poignée de tes chrétiens. En cas de besoin, reprends Lygie de vive force ! »

Vinicius était déjà sur le seuil de l'atrium.

« Envoie-moi des nouvelles par un esclave », cria encore Pétrone.

Resté seul, il se mit à aller et venir le long des colonnades qui soutenaient l'atrium, en réfléchissant à ce qui allait survenir. Il savait qu'après l'incendie, Lygie et Linus avaient réintégré leur ancienne demeure, intacte comme la plus grande partie de ce quartier ; c'était une circonstance défavorable, car il eût été moins aisé de les retrouver dans la multitude. Mais il ne pouvait supposer qu'au Palatin on connût leur refuge ; en tout cas, Vinicius devancerait les prétoriens. L'idée lui vint aussi que Tigellin, voulant d'un coup de filet prendre le plus grand nombre possible de chrétiens, serait forcé d'étendre son filet sur Rome entière et de fractionner ses prétoriens en très petits groupes.

« Si l'on n'envoie qu'une dizaine d'hommes, se disait-il, le géant lygien leur rompra les côtes. Et d'ailleurs, Vinicius arrivera à la rescousse... »

Cette pensée lui redonna confiance. À vrai dire, résister aux prétoriens, les armes à la main, c'était faire la guerre à César. Pétrone savait également que si Vinicius échappait à la vengeance de Néron, cette vengeance pouvait retomber sur lui-même ; mais il s'en souciait peu. Par contre, il se réjouissait à l'idée de bouleverser les plans de César et de Tigellin. Il décida de n'épargner ni l'argent ni les hommes ; et Paul de Tarse ayant déjà converti à Antium la plupart de ses esclaves, il était assuré de pouvoir compter sur leur zèle pour défendre des chrétiens.

L'entrée d'Eunice interrompit ses réflexions. À sa vue, toutes ses inquiétudes et tous ses soucis disparurent : il oublia César, il oublia la disgrâce, les infâmes augustans et les persécutions qui menaçaient les chrétiens. Il oublia Vinicius et Lygie, pour ne regarder qu'Eunice avec les yeux de l'esthète épris de formes merveilleuses, et de l'amant pour qui l'amour respire en ces formes. Vêtue d'une gaze violette de Cos qui laissait transparaître son corps rosé, elle était divinement belle. Se sentant admirée, le chérissant de toute son âme, toujours avide de ses caresses, elle rougit de joie, non comme une maîtresse, mais comme une enfant innocente.

« Que me diras-tu, Charite ? » lui demanda-t-il, les deux mains tendues vers elle.

Inclinant vers lui sa tête dorée, elle lui répondit :

« Anthémios est venu avec ses chanteurs, et il demande si tu désires l'entendre aujourd'hui.

– Qu'il attende ; il nous chantera son hymne à Apollon quand nous serons à table. Bien que nous soyons entourés de ruines et de cendres, nous écouterons l'hymne à Apollon. Par les bois de Paphos ! quand je te vois ainsi dans cette *coa vestis*, il me semble qu'Aphrodite s'est voilée d'un pan de ciel et se tient devant moi.

– Ô mon maître ! fit Eunice.

– Viens, Eunice, enlace-moi et donne-moi tes lèvres... Tu m'aimes ?

– Je ne saurais aimer Zeus davantage. »

Et toute frémissante de bonheur, elle le baisa aux lèvres.

« Et s'il fallait nous séparer ?... » demanda Pétrone après un silence.

Eunice eut un regard d'angoisse :

« Comment, Seigneur ?... »

– Ne crains rien... Peut-être serai-je simplement forcé de faire un long voyage...

– Emmène-moi... »

Mais Pétrone, changeant de conversation, demanda :

« Dis-moi : y a-t-il des asphodèles sur les pelouses du jardin ? »

– Dans le jardin, les cyprès et les pelouses sont jaunis depuis l'incendie ; les myrtes se sont effeuillés et tout le jardin semble mort.

– Rome entière semble morte, et bientôt elle sera un cimetière. Sais-tu qu'il va y avoir contre les chrétiens un édit en vertu duquel on va les persécuter, les faire périr par milliers ?

– Pourquoi les punirait-on, Seigneur ? Ils sont si doux et si bons.

– Justement pour cela.

– Allons à la mer. Tes yeux divins n'aiment pas la vue du sang.

– En attendant, il faut que je prenne mon bain. Tu viendras à l'*elæothesium* m'oindre les bras. Par la ceinture de Cypris ! jamais tu ne fus si belle. Je te ferai faire une baignoire recourbée en conque, où tu seras une perle précieuse... Tu viendras, ma belle tête d'or. »

Pétrone se retira, et, une heure après, tous deux couronnés de roses et les yeux légèrement voilés, prenaient place à la table

couverte de vaisselle d'or et servie par des adolescents costumés en amours. Tout en buvant dans les coupes festonnées de lierre, ils écoutaient l'hymne à Apollon que les chanteurs d'Anthémios chantaient au son des harpes. Que leur importaient, autour de la villa, ces cheminées dressées au milieu des décombres, et le vent qui dispersait à son gré les cendres charbonneuses de la cité incendiée ! Ils étaient heureux et ne pensaient qu'à l'amour, qui transformait leur vie entière en un songe divin.

Mais, avant la fin de l'hymne, l'esclave préposé à la garde de l'atrium pénétra dans la salle.

« Seigneur, dit-il d'une voix où perçait l'inquiétude, il y a devant la porte une section de prétoriens, avec un centurion qui désire te parler par ordre de César. »

Les chants, le son des harpes cessèrent. L'inquiétude s'empara des assistants, car César, dans ses relations avec ses amis, n'employait pas les prétoriens ; en ce temps-là, leur arrivée ne prédisait rien de bon. Seul, Pétrone ne montra pas la moindre émotion et, comme un homme ennuyé par de continuelles invitations, il se contenta de dire :

« On pourrait bien me laisser dîner en paix. »

Puis, s'adressant au gardien de l'atrium :

« Fais-le entrer. »

L'esclave disparut derrière le rideau ; un instant après, on entendit un pas lourd et cadencé et dans la salle entra, tout armé et casqué de fer, le centurion Aper, que connaissait Pétrone.

« Noble Seigneur, dit-il, voici une missive de César. »

Pétrone tendit avec nonchalance sa main blanche, prit les tablettes, y jeta un rapide coup d'œil et, très calme, les remit à Eunice.

« Il va nous lire ce soir, dit-il, un nouveau chant de la *Troïade*, et il m'invite à venir.

– J'ai seulement l'ordre de remettre la missive, dit le centurion.

– C'est bien, il n'y aura pas de réponse. Mais peut-être, centurion, te reposeras-tu auprès de nous, le temps de vider un cratère.

– Je te remercie, noble Seigneur ; je boirai avec plaisir un cratère à ta santé ; mais je ne puis me reposer, étant en service commandé.

– Pourquoi t’a-t-on chargé de cette missive, au lieu de me l’envoyer par un esclave ?

– Je l’ignore, Seigneur. Peut-être parce qu’on m’expédiait dans ces parages pour un autre service.

– Je sais, dit Pétrone, contre les chrétiens.

– Oui, Seigneur.

– La poursuite a commencé depuis longtemps ?

– Avant midi quelques détachements sont partis déjà pour le Transtévère. »

Le centurion répandit en l’honneur de Mars quelques gouttes de vin sur les dalles, vida la coupe et dit :

« Que les dieux te donnent, Seigneur, ce que tu peux désirer.

– Emporte le cratère », dit Pétrone.

Et il fit signe à Anthémios de reprendre l’hymne à Apollon.

« Barbe-d’Airain commence à jouer avec moi et avec Vinicius, songeait-il tandis que résonnaient les harpes. Je vois son intention : il a pensé me terrifier en m’envoyant son invitation par un centurion. Ce soir, ils vont questionner cet homme sur la façon dont je l’ai reçu. Non, non, tu n’auras pas cette joie, pantin méchant et cruel ! Je sais que je n’échapperai pas à ma perte ; mais si tu espères que je regarderai tes yeux avec des yeux suppliants, que sur mon visage tu pourras lire la peur et l’humilité, tu te trompes. »

« César t’écrit, Seigneur : “Viens, si tu en as envie”, dit Eunice. Iras-tu ?

– Je suis d’excellente humeur, et je me sens en état d’écouter même ses vers, répliqua Pétrone. J’irai donc, d’autant plus que Vinicius ne le peut pas. »

Après le dîner, il fit sa promenade habituelle, s’abandonna aux mains des coiffeuses et des plieuses de toge, et une heure plus tard, beau comme un dieu, il se fit porter au Palatin. L’heure était tardive, la soirée calme et chaude. La lune brillait d’une clarté si intense que les *lampadarii* précédant la litière avaient éteint leurs torches.

Par les rues et les décombres déambulaient des gens avinés, tenant à la main des branches de myrte et de laurier cueillies dans les jardins de César. L’abondance du blé et l’espoir de jeux extraordinaires remplissaient de joie le cœur de la foule. Çà et là, des chants s’élevaient à la gloire de la « nuit divine » et de l’amour ;

plus loin, on dansait à la clarté de la lune. Les esclaves furent maintes fois obligés de demander qu'on fît place à la litière « du noble Pétrone ». La foule s'ouvrait en acclamant son favori.

Pétrone songeait à Vinicius et s'étonnait de n'en avoir reçu encore aucune nouvelle. Tout épicurien et égoïste qu'il fût, ses entretiens avec Paul de Tarse et avec Vinicius, et ce qu'il entendait chaque jour dire des chrétiens, n'avaient pas été sans exercer, à son insu, une certaine influence sur ses idées. De là lui venait comme un souffle ignoré apportant dans son cœur quelque semence inconnue. Il ne s'intéressait plus seulement à sa personne, mais aussi aux autres humains ; toutefois il avait toujours eu pour Vinicius une affection particulière, car il avait beaucoup aimé sa sœur, la mère du jeune tribun, et à présent qu'il avait pris une certaine part à ses aventures, il s'y intéressait comme à quelque tragédie.

Il espérait toujours que Vinicius, devançant les prétoriens, avait réussi à s'enfuir avec Lygie, ou, au pis aller, l'avait reprise par la force ; mais il eût aimé en être sûr, en prévision des réponses qu'il allait avoir à faire à diverses questions auxquelles il eût mieux valu être préparé.

Arrivé devant la maison de Tibère, il descendit de sa litière et pénétra dans l'atrium déjà rempli d'augustans.

Les amis d'hier, étonnés de le voir invité, se tinrent à l'écart ; mais lui s'avança, beau et nonchalant, avec autant d'assurance que s'il eût été le dispensateur de la fortune. Certains même s'inquiétèrent de lui avoir peut-être un peu trop tôt marqué de la froideur.

Pourtant César, feignant de ne pas le voir et de causer avec animation, ne répondit pas à son salut.

Par contre, Tigellin s'approcha et lui dit :

« Bonjour, arbitre des élégances ! Continues-tu à affirmer que ce ne sont pas les chrétiens qui ont brûlé Rome ? »

Pétrone haussa les épaules et lui frappant sur le dos comme à un affranchi :

« Tu en sais autant que moi là-dessus.

– Je n'ose point rivaliser avec ta sagesse.

– Et bien fais-tu ; sinon, quand César nous aura lu son nouveau chant de la *Troïade*, tu serais obligé, au lieu de crier comme un paon, de donner ton opinion, qui à coup sûr serait ridicule. »

Tigellin se mordit les lèvres. Il était loin d'être ravi que César eût décidé de déclamer aujourd'hui cette nouvelle partie de sa *Troïade*, car cela ouvrait à Pétrone un champ où il était sans rival. En effet Néron, par la force de l'habitude, tournait involontairement, pendant sa lecture, les yeux vers Pétrone, cherchant à deviner l'impression sur son visage.

L'autre écoutait, les sourcils relevés, approuvant parfois, concentrant son attention, comme pour être sûr d'avoir bien entendu. Puis, il louait ou critiquait, exigeait des corrections, ou bien encore demandait que certains vers fussent ciselés davantage. Néron lui-même sentait que les autres, avec leurs louanges sans mesure, n'avaient en vue que leur propre intérêt. Pétrone seul s'occupait de la poésie pour elle-même, étant seul connaisseur ; et quand l'arbitre avait approuvé, on pouvait être certain que les vers étaient dignes d'éloges. Peu à peu il se mit à discuter avec lui, à le contredire, et, finalement, Pétrone contestant la justesse de certains mots, il lui dit :

« Tu verras dans le dernier chant pourquoi j'ai fait usage de cette expression. »

« Ah ! songea Pétrone, ainsi j'en ai encore pour jusqu'au dernier chant. »

En entendant les paroles de Néron, plus d'un courtisan se fit la réflexion : « Malheur à moi ! Pétrone a du temps devant lui : il peut rentrer en faveur et même évincer Tigellin. » Et de nouveau ils l'assiégèrent de leurs amabilités. Mais la fin de la soirée fut moins bonne, car, au moment où Pétrone prenait congé, César lui demanda à brûle-pourpoint, avec une joie mauvaise dans les yeux :

« Et Vinicius, pourquoi donc n'est-il pas venu ? »

Si Pétrone eût été certain que Vinicius et Lygie fussent déjà hors de la ville, il eût riposté : « Il s'est marié avec ta permission et il est parti. » Mais, devant l'étrange sourire de Néron, il se borna à répondre :

« Ton invitation, Divin, ne l'a point trouvé à la maison.

– Avise-le que je serai content de le voir, répartit Néron ; et recommande-lui, en mon nom, de ne point manquer les jeux auxquels prendront part tous les chrétiens. »

Pétrone fut inquiet de ces paroles qui, certainement, concernaient Lygie. Il monta dans sa litière, ordonnant qu'on allât à

toute allure. C'était chose peu facile. Devant la maison de Tibère se pressait une foule compacte et hurlante, composée de gens ivres pour la plupart, et qui, loin de chanter et de danser, semblaient furieux. Dans le lointain s'élevaient des cris que Pétrone ne comprit pas tout d'abord. Mais peu à peu ils grandirent et éclatèrent en une clameur sauvage :

« Aux lions, les chrétiens ! »

Les fastueuses litières des courtisans s'avançaient parmi les vociférations de la plèbe. Du fond des rues incendiées accouraient de nouvelles bandes qui, entendant ce cri, le reprenaient à leur tour. La nouvelle se répandit de bouche en bouche que les poursuites avaient commencé dès avant midi et qu'on avait déjà capturé un grand nombre de ces incendiaires. Par les voies récemment tracées, ainsi que dans les rues anciennes, dans les ruelles pleines de décombres qui entouraient la colline du Palatin, dans les jardins, dans Rome entière, de long en large, retentissaient les clameurs de plus en plus acharnées :

« Aux lions, les chrétiens ! »

« Vil troupeau, peuple digne du César ! » se dit Pétrone.

Et il se prit à songer que ce monde-là, fondé sur une violence, une cruauté dont les Barbares eux-mêmes n'avaient point eu l'idée, fondé sur le crime et la folle débauche, ne pouvait exister. Rome, dominatrice de l'univers, en était aussi la plaie. Sur la pourriture de cette vie planait une ombre de mort. Souvent les augustans avaient parlé de toutes ces choses ; mais jamais Pétrone n'avait aussi nettement compris que le char fleuri et orné de trophées où Rome, traînant à sa suite des peuples enchaînés, s'érigait en triomphatrice, que ce char s'avancait vers l'abîme. La vie de la puissante cité lui apparut un cortège grotesque, une orgie qui devait cependant finir un jour.

Il comprenait aussi que seuls les chrétiens avaient une nouvelle base de vie ; mais il croyait que bientôt il ne resterait de ces chrétiens aucune trace. Qu'advierait-il alors ? Le cortège grotesque continuerait sous Néron et, à supposer que Néron disparût, un autre, semblable ou pire, prendrait sa place. Avec un tel peuple et de tels patriciens, il n'existait aucune chance qu'un homme d'un ordre plus élevé montât sur le trône. Ce serait donc une orgie nouvelle, simplement plus immonde et encore plus abjecte. Mais

une orgie ne saurait durer éternellement ; il faut bien aller se coucher, fût-ce de fatigue et d'épuisement... Était-ce donc la peine de vivre sans être sûr du lendemain, et de vivre uniquement pour contempler un pareil état de choses ?

À y songer, Pétrone se sentait, lui aussi, extrêmement fatigué.

« En somme, se disait-il, le génie de la mort n'est pas moins séduisant que le génie du sommeil : comme lui, il a des ailes ! »

La litière s'arrêta devant la maison et le vigilant *atriensis* vint aussitôt lui en ouvrir la porte.

« Le noble Vinicius est-il rentré ? demanda Pétrone.

– Il est revenu depuis un instant. »

« Ainsi, il ne l'a pas délivrée », songea Pétrone.

Enlevant sa toge, il se précipita dans l'atrium. Vinicius était assis sur un trépied, la tête dans les mains, les coudes aux genoux. Au bruit des pas sur les dalles, il leva un visage figé où seuls les yeux brillaient de fièvre.

« Tu es arrivé trop tard ? interrogea Pétrone.

– Oui, on l'a emmenée avant midi. »

Il y eut un silence.

« Tu l'as vue ?

– Oui.

– Où est-elle ?

– Dans la prison Mamertine. »

Pétrone frissonna et lança à Vinicius un regard inquisiteur. L'autre comprit.

« Non ! dit-il. On ne l'a pas enfermée dans le Tullianum ¹, ni même dans la prison du milieu. Pour une forte somme, le gardien lui a cédé sa chambre. Ursus s'est couché en travers de la porte et veille sur elle.

– Pourquoi Ursus ne l'a-t-il pas défendue ?

– On avait envoyé cinquante prétoriens. D'ailleurs, Linus le lui a interdit.

– Et Linus ?

– Linus agonise. C'est pourquoi on ne l'a pas emmené avec les autres.

1. Partie souterraine de la prison n'ayant qu'une seule ouverture, en haut. C'est là que Jugurtha mourut de faim. (N.D.A.)

– Que comptes-tu faire ?

– La sauver ou mourir avec elle. Moi aussi je suis chrétien. »

Vinicius semblait parler avec calme, mais dans sa voix vibraient une douleur si déchirante que Pétrone sentit son cœur se serrer de pitié.

« Je te comprends, fit-il ; mais comment espères-tu la sauver ?

– J’ai grassement soudoyé les gardiens, d’abord pour la préserver des outrages, ensuite pour qu’ils ne s’opposent pas à sa fuite.

– À quand la fuite ?

– Ils m’ont répondu que leur responsabilité ne leur permettait pas de me la rendre tout de suite. Mais quand les prisons regorgeront de monde et qu’on aura perdu le compte des prisonniers, ils me la livreront. C’est un moyen extrême. Mais déjà tu nous auras sauvés tous deux. Tu es l’ami de César. Lui-même me l’a donnée. Va et sauve-nous ! »

Sans répondre, Pétrone appela un esclave et se fit apporter deux manteaux sombres et deux glaives.

Puis, se tournant vers Vinicius :

« Je te répondrai en route. En attendant, prends ce manteau et ce glaive et allons à la prison. Là, tu donneras aux gardiens cent mille sesterces ; donne-leur-en le double, le quintuple, pourvu qu’ils la laissent sortir immédiatement. Sinon, il sera trop tard.

– Partons », acquiesça Vinicius.

Un instant après, ils étaient dans la rue.

« Maintenant, écoute, dit Pétrone. Depuis aujourd’hui, je suis en disgrâce. Ma vie ne tient qu’à un fil : je ne puis donc rien auprès de César. Bien pis : je suis certain qu’il agirait à l’encontre de ma demande. T’aurais-je donc conseillé de fuir avec Lygie ou de la délivrer de force ? Tu comprends que si tu avais réussi à fuir, la colère de César se serait tournée contre moi. Aujourd’hui, il ferait plutôt quelque chose pour toi que pour moi. Mais n’y compte pas ! Fais-la sortir de la prison, et fuyez ! Si vous échouez, il sera encore temps d’essayer d’autres moyens. Sache pourtant que Lygie n’est pas en prison seulement pour sa foi. Vous êtes tous deux les victimes de la vengeance de Poppée. Tu te souviens comme tu as blessé son amour-propre ? Elle n’ignore pas que c’était à cause de Lygie, et du premier regard elle l’a prise en haine. Elle avait déjà essayé de la perdre en attribuant la mort de son enfant à quelque sorcel-

lerie de la jeune fille. Dans tout ce qui se passe, on voit la main de Poppée. Autrement, comment expliquer qu'on ait emprisonné Lygie avant les autres ? Qui a pu désigner la maison de Linus ? Je te dis qu'on l'espionnait depuis longtemps. Je sais que je te brise le cœur en t'enlevant ce dernier espoir, mais je te le dis pour te faire comprendre que si tu ne la délivres pas avant qu'ils songent que tu vas peut-être le tenter, vous êtes perdus tous deux.

– Oui, je comprends », répondit sourdement Vinicius.

Il se faisait tard, les rues étaient désertes. Mais brusquement leur conversation fut interrompue par un gladiateur ivre qui venait en sens inverse. Il trébucha et se raccrocha au bras de Pétrone, lui soufflant au visage son haleine vineuse. Il hurlait d'une voix éraillée :

« Aux lions, les chrétiens !

– Mirmillon, fit Pétrone très calme. Passe ton chemin, c'est un bon conseil que je te donne. »

L'ivrogne saisit de son autre main le bras de Pétrone.

« Crie aussi : "Aux Lions, les chrétiens !" ou je te tords le cou. »

Mais toutes ces clameurs avaient énervé Pétrone. Depuis qu'il avait quitté le Palatin, elles l'étouffaient comme un cauchemar et lui déchiraient les oreilles. Apercevant au-dessus de sa tête le poing géant, il se sentit à bout de patience.

« Mon ami, fit-il, tu pues le vin et tu m'ennuies. »

Et il lui plongea dans la poitrine, jusqu'à la garde, la lame qu'il avait emportée. Puis, prenant le bras de Vinicius, il reprit, comme si rien ne s'était passé :

« César m'a dit aujourd'hui : "Recommande à Vinicius de venir aux jeux auxquels prendront part tous les chrétiens." Comprends-tu ce que cela veut dire ? Ils veulent se repaître du spectacle de ta douleur. C'est sans doute pour cela que toi et moi ne sommes pas encore en prison. Si tu ne parviens pas à la faire sortir immédiatement... alors... Je ne sais !... peut-être Acté parlera-t-elle pour toi ; mais je doute qu'elle obtienne quelque chose... Tes terres de Sicile pourraient aussi tenter Tigellin. Essaye.

– Je lui donnerai tout ce que je possède », répondit Vinicius.

Le Forum n'était pas très loin des Carines ; ils étaient arrivés. Déjà la nuit commençait à pâlir et l'enceinte du château s'estompaît, sortant de l'ombre.

Soudain, comme il avait tourné vers la prison Mamertine, Pétrone s'arrêta et dit :

« Les prétoriens ! Trop tard ! »

En effet, la prison était entourée d'un double cordon de troupes. Les premières lueurs du jour argentaient les casques et le fer des lances.

Le visage de Vinicius était devenu blanc comme du marbre.

« Avançons », dit-il.

Ils arrivèrent devant les rangs. Pétrone, qui avait une mémoire excellente et connaissait non seulement les officiers, mais presque tous les soldats de la garde prétorienne, fit signe à un chef de cohorte :

« Qu'est-ce donc, Niger ? On vous fait monter la garde autour de la prison ?

– Oui, noble Pétrone. Le préfet craignait qu'on tentât de délivrer de force les incendiaires.

– Avez-vous l'ordre de ne laisser pénétrer personne ? demanda Vinicius.

– Non, Seigneur. Leurs amis viendront les voir ; ainsi, nous pourrons prendre encore des chrétiens au piège.

– Alors, laisse-moi entrer », dit Vinicius.

Il serra la main de Pétrone et lui souffla à l'oreille :

« Va voir Acté. J'irai te demander sa réponse.

– C'est entendu. »

Au même instant, du sein des épaisses murailles et du profond des souterrains s'élevèrent des voix qui chantaient. Le chant, sourd au début, s'affirmait peu à peu. Des voix d'hommes, de femmes et d'enfants faisaient chœur à l'unisson. Dans le calme de l'aube naissante, toute la prison s'était mise à chanter, comme une harpe. Ce n'étaient point des voix de tristesse et de désespoir : non, on y sentait vibrer la joie et le triomphe.

Les soldats se regardèrent, stupéfaits.

L'aurore teintait déjà le ciel de rose et d'or.